

Au regard de la redingote de Fernand, elle venait d'apercevoir la croix qui y étincelait.

—Oui, dit-il avec un sourire, si tu veux toujours de moi pour ton mari... si tu veux toujours de moi pour ton époux, ce sera mon cadeau de noces !

—Tu sais bien que je t'aime ! répondit-elle avec plus de force. Tu sais bien avec quelle impatience je t'attendais !... Tu sais bien que je ne peux vivre sans toi !...

—Chère Clotilde !... chère aimée !... chère femme que j'adore ! fit-il, en proie à une telle émotion qu'on l'entendait à peine...

—Oh ! oui, je sais combien tu m'aimes, et c'est parce que je le savais que je m'étais trouvé indigne de toi... et c'est parce que je voulais mériter ton amour que j'ai trouvé le courage de me séparer de toi et de me séparer d'elle aussi... de notre chère enfant... de notre chère petite Suzanne envers qui j'avais eu tant de torts aussi...

—Fernand !

—Mais aujourd'hui, quand tu me fais ton aveu, je ne sens plus la même honte me saisir... Mais aujourd'hui, tu peux me regarder sans que les remords me troublent et sans que je baisse les yeux devant toi... Mais aujourd'hui, ma petite Suzanne pourra me prodiguer ses baisers, me prodiguer ses caresses sans que je sente, comme autrefois, le rouge me monter au front... Mais aujourd'hui, enfin, je puis accepter la fortune que tu m'offres, puisque je ne la convoite plus, et puisque, en échange, je t'apporte un nom auquel j'ai pu donner un peu de gloire...

Mais il n'avait pas encore achevé ces dernières paroles, qu'il se retourna brusquement, avec un nouveau cri de joie.

Prévenue par Maurice, c'était Suzanne qui accourait, toute radiante et toute rayonnante aussi, jetant déjà de loin à de Prades ce nom si doux de père qui le faisait tressaillir jusqu'au fond de l'âme.

Et comme elle venait de tomber dans ses bras... comme, en le couvrant de baisers, elle balbutiait les mots les plus tendres, de Prades s'agenouilla devant elle et lui rendit ses caresses avec un emportement plein de folie, tout en bégayant de temps à autre, les yeux pleins de larmes :

—Ma Suzanne !... Ma fille !... Mon enfant !...

Et n'en pouvant dire davantage, il la serrait de plus en plus contre son cœur, l'admirant et la contemplant à son tour, comme, tout à l'heure, il avait admiré et contemplé Clotilde.

—Que tu es belle aussi, murmura-t-il avec un accent plein de tendresse orgueilleuse. Oh ! oui, aussi belle que ta mère !... Et tu seras bonne aussi... bonne comme elle !... Et entre vous deux, qui êtes tout au monde pour moi, quels jours heureux je vais vivre !...

Il s'était enfin lentement relevé, puis, son immense émotion un peu apaisée, il voulait maintenant tout savoir de leur existence, tout connaître de leurs pensées pendant ces deux longues années qui venaient de s'écouler.

Et, assis entre elles et leur tenant les mains, il les interrogeait, il les questionnait...

—Le temps vous a-t-il paru aussi long qu'à moi ?... Avez-vous connu la même tristesse que moi ?

Et alors, prenant tour à tour la parole, Clotilde et la petite Suzanne lui racontèrent toute leur vie depuis qu'il les avait quittées.

—Oh ! oui, nous aussi, dit Clotilde avec un soupir, nous avons trouvé les heures bien lentes, les jours bien longs !...

—Oh ! oui, nous aussi, nous étions bien tristes en songeant qu'il nous fallait vivre loin de toi !

—Mais c'était surtout le soir... le soir, au moment où la nuit tombait... où le parc commençait déjà à se remplir d'ombre, que notre tristesse devenait plus grande encore et se changeait même parfois en une véritable angoisse... T'en souviens-tu, Suzanne ?

—Oh ! oui, mère ! répondit vivement l'enfant. Et il arrivait même aussi que nous ne pouvions nous empêcher de pleurer...

—Nous allions seules à travers ces larges allées désertes, reprit la jeune femme, à travers ces larges allées où l'on n'entendait plus aucun bruit, et nous ne parlions que de toi... toujours de toi...

—Que faisais-tu ?... Où étais-tu ?... Est-ce qu'à cette heure où nous étions si tranquilles tu ne courais pas peut-être quelque terrible danger ?

—Et alors, à la pensée que nous pourrions peut-être ne plus te revoir, nous restions toutes pâles et les yeux pleins de larmes...

—Chère Clotilde !... Chère Suzanne !

—Très souvent aussi et quand nous sentions une tristesse encore plus grande nous envahir, nous relisions tes lettres... tes lettres où tu montrais tant de courage, tant d'énergie et tant de désespoir... et cela nous consolait, nous raffermait un peu...

—Mais, hélas ! ce n'était pas pour bien longtemps, et bientôt toutes nos angoisses nous revenaient, toutes nos appréhensions nous reprenaient.

—Et pourtant de quelles amitiés, de quelles affections n'étions-nous pas entourées ici !

—Oh ! je t'assure bien que M. de Balleroche ne me traitait pas seulement comme une amie, mais encore comme si j'avais été sa fille...

et qu'il avait pour notre enfant... pour notre petite Suzanne, une aussi sincère et aussi profonde affection que pour le petit Maurice.

—Quant à Yvonne, tu dois te rappeler le premier mot qu'elle m'a dit le premier jour que nous nous sommes vues... le jour où vous reveniez de Kernoët et où elle s'est jetée dans mes bras :

—J'avais une sœur, maintenant j'en aurai deux !

—Etc'est bien, en effet, avec tout le dévouement et toute la sollicitude d'une sœur qu'elle s'efforçait de me distraire et de calmer les sombres inquiétudes qui me rongeaient, qui me donnaient la fièvre, en me rendant un peu plus de foi, un peu plus d'espérance en l'avenir...

—André, quant à André... quant au comte de Chaverny, tu le connais aussi, et tu sais tout ce qu'il y a en lui de délicatesse et de bonté...

—Mais, malgré tout, c'était en vain que j'aurais voulu m'arracher à moi-même... en vain que j'aurais voulu me sentir le cœur moins lourd et moins oppressé.

—Alors, pour qu'on ne me vît pas encore cet air sombre, pour lequel on m'avait déjà grondée tant de fois, sais-tu ce que je faisais ? continua Clotilde en souriant. Eh bien ! je disparaissais pendant des heures entières et, cachée au fond du parc, cachée dans l'endroit le plus écarté et le plus solitaire, c'était encore à toi que je songeais, c'était encore vers toi qu'allaient toutes mes pensées, tous mes désirs, tous mes rêves...

—Chère âme ! fit tout bas Fernand.

—Et, chose étrange, c'était encore là, dans cette solitude... là, toute seule avec toi, que je me sentais encore moins d'abattement et plus de courage...

—Oui, c'est vrai, il y avait alors des moments où je ne me reconnaissais plus moi-même... des moments où, soudain, toute ma tristesse s'évanouissait... où tout mon espoir renaissait... où je ne doutais plus enfin que je connaîtrais un jour tout le bonheur que nous allons connaître, tout le bonheur que je m'étais promis...

Puis, avec un accent profond, et si bas que Fernand seul pouvait l'entendre !

—Oh ! oui, ajouta-t-elle, je t'aimais trop, l'avenir ne pouvait pas nous tromper !

—Et il ne nous trompera pas... et il nous tiendra toute ses promesses, je te le jure ! répondit-il vivement, la voix sourde et toute tremblante d'émotion.

—Et comment pourrions-nous ne pas être heureux puisque enfin nous voilà réunis ?... puisque plus rien désormais ne peut nous séparer ?... puisque je t'aime d'un tel amour que s'il fallait renoncer à toi, je ne pourrais vivre un seul jour ?

—Mais laisse-moi, à mon tour, t'ouvrir mon cœur et toute mon âme... Mais laisse-moi, à mon tour, te dire toutes les tristesses que j'ai connues, ajouta-t-il en s'animant un peu plus. Car cet exil m'a été bien pénible et bien dur ; car rien ne pouvait me consoler de vivre loin de toi...

—Je t'ai dit tout cela dans mes lettres et cependant je ne t'ai pas tout dit, tant j'aurais eu peur de rendre plus vives tes inquiétudes et de t'attrister davantage encore...

—Mais si tu as connu des heures bien lentes, des heures qui t'emplissaient de chagrin et d'une profonde mélancolie, moi j'en ai connu de plus douloureuses et de plus sombres encore... moi, j'ai connu des heures terribles... des heures où, malgré toute l'énergie et tout le courage que je pouvais avoir, je sentais ma volonté faiblir et le désespoir me prendre...

—Car alors je songeais à tous les obstacles que j'avais dû surmonter, à tous les dangers qu'il m'avait fallu braver et à tous ceux que je pouvais rencontrer encore...

—Car si jusqu'alors la chance m'avait protégé, est-ce que d'un moment à l'autre elle ne m'abandonnerait pas ?... est-ce que d'un moment à l'autre je ne succomberais pas ?

—Oh ! cette pensée-là, Clotilde... la pensée que je pouvais peut-être mourir quand le bonheur était ici qui m'attendait, c'était, je te le jure, une atroce souffrance, une atroce torture !

—Aussi que de nuits pleines d'insomnie !... Que de nuits pleines de fièvre...

—Car, il faut te le dire, presque à chaque pas que nous faisons dans ces pays perdus, dans ces contrées inconnues, nous étions entourés de peuplades encore à demi sauvage pour qui tout voyageur, pour qui tout Européen est un ennemi, et tomber dans une de leurs embuscades, et se laisser surprendre par eux, c'était la mort !...

—Et cependant ce n'était pas ce danger-là... ce danger de chaque minute... ce danger pourtant si réel et si terrible, qui me causait le plus d'appréhension... Mais ce qui surtout m'effrayait, mais ce qui surtout m'épouvantait, c'était la trahison que j'avais sentie plus d'une fois ramper autour de moi... parmi ces noirs, parmi ces nègres que j'avais dû enrôler pour nous servir d'interprètes et nous guider à travers les déserts...

—Car si le sang-froid et la bravoure peuvent servir à se défendre contre une attaque que l'on prévoit, il est bien certain qu'ils deviennent inutiles quand, au moment où l'on s'y attendait le moins, on tombe tout à coup, et avant d'avoir eu le temps de se reconnaître,